Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 43

Artikel: Henry Warnéry
Autor: Taverney, A. / Warnéry, Henry
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199622

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 17.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. N° 43. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 25 octobre 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.

Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Henry Warnéry.

Quoique notre journal n'ait pas pour but de tenir ses lecteurs au courant des événements littéraires, nous ne voulons pas laisser passer tout à fait inaperçue la mort de Henri Warnéry. Le vide qu'il laisse dans la phalange des écrivains romands ne se comblera pas de sitôt. Les différents journaux du pays, politiques ou littéraires, quotidiens ou périodiques, ont payé un juste tribut d'éloges à son talent poétique, ont loué, comme elle le méritait, son œuvre si élégante et si sincère, si fine, si distinguée, et parfois si forte pourtant.

Un fait frappant, au milieu de toutes les démonstrations officielles, des hommages décemment rendus à l'homme public, au professeur de notre université, fut la spontanéité, on devrait même dire la cordialité des témoignages de sympathie de tous. On se rendait aisément compte que l'écrivain disparu ne laissait pas un ennemi. Il avait écrit :

Le bonheur n'est pas où nous le cherchons...
. . . . . .
C'est d'avoir au cœur un amour immense
Et de rendre heureux ceux que nous aimons.

Pour lui, ce n'était pas une parole en l'air. Il l'avait mise en pratique. Il avait semé l'affection ; il récoltait une ample moisson d'attachements.

Ceux qui l'ont connu depuis son retour à Lausanne seulement, ont une certaine peine à se le figurer dans la force de la jeunesse, dans l'exubérance de ses vingt ans. Dans ses dernières années, si l'esprit, jusqu'au dernier jour, avait conservé toute sa vigueur, l'état de sa santé l'obligeait à de très grands ménagements, à une lenteur de mouvements, à un calme de la parole, qu'un observateur superficiel pouvait aisément prendre pour de l'apathie. Il suffisait cependant d'un peu d'attention pour éviter cette grosse erreur. Il n'y avait qu'à voir la flamme du regard dès que le sujet l'intéressait particulièrement, et surtout dès qu'il se sentait compris et apprécié. Comme tous les sensitifs délicats, il ne s'abandonnait entièrement que lorsqu'il avait deviné, entre ses auditeurs et lui, ce courant de sympathie, ce commun accord des pensées secrètes qui pousse à la confiance. Tel il fut dans son âge mûr, tel il était déjà dans sa jeunesse : non pas l'exubérant, tout en dehors, jetant à tous les vents les éclats d'une joie irréfléchie ou vulgaire, mais le retenu, le discret, réservant ses trésors de gaîté, d'entrain, d'enthousiasme à un cercle d'amis, parce qu'il ne se sentait tout à fait à l'aise qu'au milieu d'eux.

Tel il fut pendant ses années d'études. La Société de Zofingue, dont il faisait partie, devint pour lui comme une grande famille. Un large courant de sympathie s'était établi entre ses camarades et lui : il dirigeait moralement la société et n'était pas le dernier à rire quand l'heure de la joie avait sonné. Il résumait souvent une situation, un fait-divers, en quelques vers improvisés, aussitôt colportés de bouche en bouche. — Il y a quelque vingt ans, à une fête de printemps de Zofingue, les rues de Nyon ont retenti pendant des heures du refrain cent fois répété :

De Nyon que rapporterons-nous ?
C'est la canne verte,
La canne verte à dix sous.
Vive la canne verte !

... vers sans portée, je le veux bien, faits en quelques secondes, à l'occasion d'un caprice de jeunes gens en liesse, achetant un stock de cannes vertes à un honnête négociant ; vers qu'il n'aurait jamais publiés, mais qui montrent bien, l'occasion connue, son rôle au milieu de ses amis.

Dans sa réserve, il n'y eut jamais trace de morgue ou de dédain. Quoique les circonstances l'eussent peu mis en communication directe avec ce qu'on est convenu d'appeler les classes populaires, il comprenait le peuple et l'aimait. Nos lecteurs auront dans quelques mois une excellente occasion de s'en convaincre. Il a tenu à donner à la pièce destinée aux fêtes du centenaire, le titre de : *Le peuple vaudois*. Il a voulu montrer, dans notre révolution, non l'œuvre de quelques chefs, mais celle de la nation tout entière. Les paroles mises dans la bouche des gens du peuple font voir jusqu'à quel point il avait compris les sentiments, les aspirations de la foule, combien il en appréciait le langage vigoureux et imagé, combien il s'était pénétré de son génie. On a déjà loué les mérites dramatiques de cette pièce, la poésie, le chaleureux patriotisme qui l'anime ; on devrait ajouter : c'est une œuvre nationale, populaire, dans le meilleur sens du mot ; une œuvre qui fera battre d'enthousiasme tout bon cœur vaudois. Et l'on regrettera d'autant plus la mort prématurée du poète national.

A. TAVERNEY.

Oh ! les bonnes vendanges d'antan.

Les avez-vous connues, les belles vendanges d'autrefois ? Celles d'aujourd'hui, inutile d'en parler depuis que l'oïdium, le mildiou et le phylloxéra ont chez nous droit de cité, depuis que les chemins de fer ont abîmé les plus belles vignes, que les hôtels se sont plantés çà et là au beau milieu des meilleurs parchets, depuis que les femmes de vignerons sont des dames qui mettent des gants pour aller à la vigne ; depuis toutes ces choses, les vendanges ne sont qu'un pâle reflet de ce qu'elles étaient autrefois.

Où sont-*ils*, Vierge souveraine,
Mais où sont les neiges d'antan ?

La fête commençait quinze jours avant les vendanges, quand le père de famille, un beau jour, décrochait derrière le miroir une grosse clef et s'en allait ouvrir le pressoir.

Il se trouvait, comme par hasard, qu'ils étaient une douzaine à avoir la même idée en même temps.

— Bonjou, Daniet ! Alors ? on dirait qu'on veut s'émoder ?

— Oh ! bien, il n'y a encore rien qui presse, mais, enfin, il faut bien s'en prendre à temps, si on veut être prêt. Venez-vous boire trois verres ?

— Phh ! Tout de même.

Les pressoirs ouverts, on sortait les brantes — je dirais bien les compostes, mais comme je sais qu'aucun académicien ne me lira .. — ; on sortait les brantes, les seilles, les bossettes pour les mettre goger ; on ajustait le pressoir, et c'était de la cave au pressoir, du pressoir à la fontaine, un joyeux va et vient. Le village, endormi pendant l'été derrière ses volets clos, se rouvrait à la vie, comme si le chevalier fût venu réveiller la Belle au bois dormant.

Pendant ce temps, le pauvre garde-champêtre était sur les dents. Pas une minute de relâche : sans cesse au guet, il passait des heures entières tapi derrière un muret de vigne, épiant de tous ses yeux pendant que la marmaille s'en donnait à l'autre bout de la commune. De temps en temps, cependant, ses efforts étaient couronnés de succès. On le voyait passer triomphalement à travers le village, tenant de chaque main un délinquant par l'oreille. Toc, toc, il s'en venait heurter à l'école, où monsieur le régent avait pour mission d'achever l'œuvre du garde-champêtre.

— Je leur z'ai déjà allongé les oreilles, monsieur le régent ; mais à présent je m'en vais ouvrir le croton !

Puis, un jour, le vieil huissier municipal s'en venait tambourner aux quatre coins du village. Quand il avait autour de lui un public suffisamment nombreux, il sortait de son habit un papier plié en quatre, ajustait ses bésicles et gravement lisait :

« La municipalité de... fait assavoir que... »

La levée des bans ! You ! les vendanges, plus d'écoles !

* * *

Et là-haut, dans le village de la montagne, là où les vendanges ne sont que de pives, et où les écureuils seuls portent la brante, l'émoi était grand aussi. Par-dessus toutes les haies de jardins, vers toutes les fontaines, la même conversation s'engageait :

— Dis voi, Julie, tu aurais pas idée des fois de venir avé moi par là-bas, aux vendanges ?

— Que si fait, pardine ; j'en aurais une rude brelaire.

— Eh bien, viens ; on m'écrit d'amener trois ou quatre vendangeuses.

— Oui, mais nos gens qu'est-ce qu'ils diront ?

— Bah ! tu peux pourtant pas rester encasagnée trés toute ta vie...

Et pendant des jours et des jours, c'était un défilé ininterrompu à travers Jaman : bandes rieuses de filles et de garçons, formées au hasard des rencontres, hasard un peu complaisant, il est vrai. Aux Avants, les filles défripaient leurs robes, lissaient leurs cheveux à la fontaine et chacun tirait de son côté.

Dans tous les villages, de Tercier à Chernex, de Burier à Veytaux, on les voyait arriver et s'en aller heurter aux portes des vigne-